



Synthèse des travaux de groupe

VILLE CRÉATIVE



2021 - 2022

Réalisée pour le Forum urbain mondial de Katowice (Pologne),
en juin 2022, sur le thème « Transformer nos villes pour un
meilleur futur urbain »



Editorial

*« Architecte de mes fêtes,
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
passer un océan dompté. »*

Rêve parisien, Les Fleurs du Mal, Baudelaire

Comment planifier une qualité qui, par définition, relève de la spontanéité et de l'intuition - à savoir, la créativité ? La ville créative n'est pas une ville créée. Elle n'est pas le rêve parisien de Baudelaire, ou le Jardin d'Eden, et il lui faudra probablement plus que sept jours pour naître. Ou peut-être que cette ville est-elle déjà là, sous les yeux de l'urbaniste qui la surplombe sans la voir ?

La ville créative est une ville où l'on peut créer, imaginer, réfléchir et conscientiser ses pratiques. Dès les premiers jours, notre groupe de travail s'est rendu compte qu'il faisait fausse route. Car à l'image de notre réflexion collective, la culture est avant tout un trajet : elle ne se planifie pas. La qualité du cheminement importe plus que la rapidité à laquelle la destination (jamais certaine) est atteinte.

Nous avons aussitôt modifié l'intitulé de notre recherche : le problème de la « planification intelligente » est devenue l'enjeu de la « ville créative ». Ce changement était significatif. Nous avons découvert chez nous - penseurs et acteurs des grandes transformations urbaines - l'habitude tenace de considérer la culture comme un objet d'intervention publique, plutôt que comme une

ressource qu'il faut protéger, et dont il faut stimuler le métabolisme social.

Mais alors, que devient le rôle des politiques publiques d'aménagement et d'urbanisme, si elles ne servent plus à planifier ? Et si chaque culture est unique, singulière, comment dégager des outils d'action efficaces à une échelle systémique ?

Pour résoudre ces tensions, une certitude nous a guidé : une ville créative n'est possible que si elle naît d'un processus lui-même créatif, dans lequel l'architecture joue le rôle de catalyseur. Nous avons donc donné la parole à ceux qui vivent et transforment la ville : artistes urbains, amateurs de la pratique de l'urbex, sémiologues, psychanalystes urbains, biologistes, et paysagistes les plus innovants.

Tous sont arrivés à la même conclusion : l'urbanisme ne doit plus travailler en autarcie, mais s'ouvrir aux autres disciplines. L'architecte doit descendre de son nuage théologique et accepter de s'immerger dans les écosystèmes qu'il transforme. La ville créative n'est pas une œuvre d'art mais une œuvre ouverte.

Marie-Hélène Contal, directrice du développement culturel, Cité de l'architecture et du patrimoine



Aliens Welcome by Lek & Sawat - Constellations de Metz 2019 - @ Objectif Aero - Ludovic Delage

Contributeurs

Pilotage et animation

- Marie-Hélène Contal, directrice du développement culturel, Cité de l'architecture et du patrimoine
- Baptiste Boleis, coordination scientifique et rédactionnelle, Cité de l'architecture et du patrimoine
- Morgane Thoumieux, coordination scientifique et rédactionnelle, Cité de l'architecture et du patrimoine



Participants

- Charles Altorffer, Laurent Petit, Fabienne Quéméneur, Agence nationale de psychanalyse urbaine
- Henri Bava et Béatrice Julien-Labruyère, Agence TER
- Bernard Blanc, ancien président d'Aquitanis, adjoint au maire à l'urbanisme résilient de la ville de Bordeaux
- Éric Cattelain, linguiste, idéographe, enseignant à l'université Bordeaux Montaigne et expert en interculturalité
- Maud Le Floch, Pôle Arts et Urbanisme
- Philippe Madec, architecte DPLG, urbaniste et théoricien, professeur à l'ENSA de Rennes
- Carlos Moreno, scientifique, professeur des universités, cofondateur et directeur scientifique de la chaire ETI « Entrepreneuriat, territoire, innovation »
- Jana Revedin, architecte, docteure en sciences architecturales et urbaines, présidente fondatrice du Global Award for Sustainable Architecture, professeure à l'ESA de Paris
- Lek & Sowat, artistes urbains

Coordination

- Brigitte Bariol-Mathais, FNAU/PFVT
- Marianne Malez, FNAU/PFVT
- Adeline Fauré, FNAU/PFVT
- Marie Donoso-Banderas, FNAU/PFVT

Relecture

- Olivia Barbet-Massin

SOMMAIRE

Introduction

Cultures et créativité

6

ENJEUX

De l'attractivité à l'attachement

9

Ville créative vs ville nouvelle : contrer les phénomènes de gentrification, ghettoïsation et trivialisation culturelle

S'inspirer du passé : l'expérimentation créative du Bauhaus

Friches industrielles : le rôle des ruines dans la régénération des cultures

La relation symbiotique entre culturel et naturel dans la ville

Les villes comme faits de culture : quelles variables ?

SCENARIOS 2050

La ville en 2050 : de la prospective à l'introspective

Retrouver l'humanité créative par la ville sensible

Fertilité, créativité, démocratie

14

TRAJECTOIRES

« La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel ! »

20

Le dialogue interdisciplinaire : vers un urbanisme trajectif et in situ

Autoriser le hors-norme et l'expérimentation : vers un nouveau droit des gouvernances

Redimensionner l'urbanisme à l'échelle des modes de vie : chronotropes et cartographie des savoir-faire

Conclusion

La ville créative : un ruban de Moebius

27



Introduction

Cultures et créativité

Organisé par ONU-Habitat, le Forum urbain mondial (FUM) est un événement bisannuel qui porte à l'échelle internationale la réflexion et le débat entre les acteurs et les habitants de la ville. À cette occasion, en 2022, le Partenariat français pour la ville et les territoires accompagne la discussion du groupe de travail Ville créative, initialement intitulé Ville créative et planification intelligente. Véritable melting pot intellectuel, ce travail est le fruit d'un effort transversal qui a fait converger des pensées innovantes et originales, dépassant le champ de leur discipline d'origine. Le contenu des débats a par ailleurs hérité des travaux réalisés en 2019-2020 autour des enjeux de l'intégration, de la valorisation et de l'accessibilité des institutions et des équipements culturels.

Ville créative

Dès la première rencontre, les membres du groupe de travail se sont accordés sur le fait que la notion de « planification intelligente » réduit le concept de « ville créative » à sa dimension utilitaire, et qu'une contradiction peut apparaître entre les termes « planification » et « créativité » : la création ne peut pas être dictée, elle peut simplement être accompagnée. Plutôt que d'interroger classiquement le rôle de la culture dans la ville, ils ont préféré réfléchir sur la culture urbaine elle-même et sur les conditions

qui favorisent une créativité urbaine. Minimal mais panoramique, le titre actuel – Ville créative – a donc permis au groupe de travail d'imaginer le futur d'une culture urbaine vivante et féconde dans nos villes denses et fragmentées.

À première vue, « ville créative » désigne un état de fait, puisque chaque ville regorge d'une biodiversité culturelle historique et évolutive. Toutefois, le groupe de travail s'est aussi appuyé sur la polysémie du terme « culture » et sur l'héritage des centres urbains pour imaginer une ville capable de faire naître un « habitant créatif » :

- Qu'en est-il de la culture comme fait de production et de création de la ville ?
- Qu'en est-il de la culture au sens de « cultura », « prendre soin » ?
- Face aux risques de commercialisation et de trivialisations, comment redonner à la culture son rôle de catalyseur du lien social, dans les processus d'urbanisation et de développement ?
- Quelles sont les conditions d'épanouissement des habitants créatifs ?

Plutôt que de figer des comportements, comment laisser s'exprimer les formes d'expression spontanées ?

Indéfinition

Loin d'être une réalité objective, la ville est avant tout, pour le groupe de travail, un « imaginaire vécu », que chaque

subjectivité interprète en relation avec les autres. Pour donner du sens à la ville et se repérer dans sa complexité mouvante, les slogans du marketing territorial ne suffisent pas. L'humain a besoin de se représenter son environnement urbain d'une manière bien plus authentique et personnelle, en y projetant ses émotions et sa mémoire.

Tout espace habité est chargé de souvenirs et de représentations plurielles, parfois contradictoires. C'est à l'intérieur de la ville que ces images sont forcées de se côtoyer, qu'elles interagissent et mutent constamment. Pour partager la ville et se projeter dans son futur, un dialogue avec ses formes imaginaires est nécessaire. En somme, aucun mot ni concept ne peut totaliser la ville, qui se définit au contraire par tout ce qui la transforme. On ne peut pas construire ni décrire la ville « objectivement », comme si on ne l'habitait pas. Le groupe de travail a donc préféré promouvoir le concept d'une « indéfinition » de la ville créative : plutôt que de légitimer des formes de culture précises, comment révéler et accompagner l'épanouissement de

formes d'expression qui sont a priori impossibles à déterminer par avance ? Pour parler de la ville, il a remplacé l'ancienne nomenclature fonctionnaliste par des néologismes et des métaphores :

- la « ville cellule » : une ville organique et autotrophe ;
- la « ville archipel » : une ville polycentrique ;
- la « ville comme œuvre ouverte » : une ville inachevée à la créativité participative et illimitée ;
- la « ville radicante » : une ville introspective et processuelle ;
- la « ville nécessaire » : une ville qui révèle des besoins plutôt qu'elle ne les maîtrise ;
- la « ville pantopique » : une ville où le centre est partout, et la périphérie nulle part.

L'enjeu sera, à travers ces métaphores et ces néologismes, de fabriquer le récit contemporain de la ville créative, en tant que fait de culture et imaginaire vécu, mais aussi de comprendre quels modèles et quelles pratiques peuvent accompagner son développement pour 2050.

Marie-Hélène Contal, directrice du développement culturel, Cité de l'architecture et du patrimoine



ENJEUX

De l'attractivité à l'attachement

Réfléchir au rôle présent et futur de la créativité dans la ville, c'est imaginer une ville capable de stimuler l'inspiration, l'expression et l'activité de ses habitants. C'est ne plus aborder la culture en termes de consommation mais en tant que chimie du lien social. Cette ville créative-là n'est possible que si la manière de la concevoir et de la produire est elle-même créative.

Ville créative vs ville nouvelle: contre les phénomènes de gentrification, ghettoïsation et trivialisations culturelle

Pour changer les villes, il faut faire l'inventaire des menaces à leur créativité, endogènes ou exogènes. Les maux sociaux ne peuvent être résolus que par des thérapies d'ordre culturel. Les principales menaces contre la ville créative, identifiées par le groupe de travail, sont :


- trivialisations : la culture comme porte-avion du tourisme de masse ;
- gentrification : disparition de la mixité sociale et expulsion des populations desservies au bénéfice des couches sociales aisées ;
- ghettoïsation : dépossessions des centres-villes pour les moins bien servis.

En tant que condensateur des idées et des ressources humaines, la ville est devenue la grande fabrique des comportements et des mentalités, capable de

façonner la société dans son ensemble. Son influence « déborde » vers tous les autres espaces habités. Toutefois, du XXe au XXIe siècle, le modèle de la ville fordiste, multi-fissuré par les crises socio-économiques mondiales, a évolué vers une « ville culturelle », dans laquelle art et culture sont reconnus comme leviers de développement. Mais, face à la recherche d'attractivité et de rentabilité des espaces urbains, la culture joue le rôle de décor ou de produit, aliénés au service d'une hyperconsommation désenchantée. Dans ces « villes nouvelles », le marketing territorial instrumentalise la culture pour fabriquer des espaces attractifs et consommables, socialement gentrifiés voire ghettoïsés, plutôt qu'habitables et créatifs.

À l'opposé de ces phénomènes, qui ont en commun la segmentation, la ville créative naît d'un processus cumulatif. C'est l'agrégation et le côtoiement de cultures diverses qui produisent l'attachement à l'espace urbain, activent son identité polysémique et favorisent l'émancipation créative des habitants. La ville créative n'est pas un parc d'attractions, une collection de villes miniatures sans contact, mais un tissu d'expressions liées les unes aux autres dans un imaginaire vécu commun.

© Jana Revedin - Lighting the streets of Cairo's Barbage City participatory urban renewal, with Bijoy Jain, Cairo, Egypt | 2012



« J'ai l'impression que ce qui peut faire nouvelle chimie, c'est de travailler, d'approcher d'un peu plus près ce qui constitue les attachements aux territoires, de plonger, d'aller au plus près, et ne plus forcément considérer l'attractivité d'un territoire mais l'attachement au territoire. Constaté ce qui fait culture, c'est le vivant, les vivants, cette culture vive dans les mémoires ou dans le présent, elle en passe par la considération de l'ensemble des vivants. La notion de coopération, cette idée de nouvelle chimie, doit faire corps avec le mot alliance. »

Maud Le Floc'h, POLAU

S'inspirer du passé : l'expérimentation créative du Bauhaus

Imaginer une ville créative n'est pas un enjeu nouveau. Au seuil des années 1920, alors que la ville de Berlin souffrait de maux qui ne nous sont pas inconnus - désindustrialisation, inégalités criantes -, le Bauhaus était parvenu à rétablir mixité sociale et harmonie dans la densité urbaine, en mobilisant des savoirs transdisciplinaires - sciences humaines et arts, architecture et paysage. Ici, la leçon à retenir du Bauhaus, c'est qu'il est possible de créer dans les fissures ouvertes par les crises en ressources - les investir plutôt que les subir. La ville créative ne naît pas d'une destruction de ces zones grises, mais elle se déploie à partir d'elles, car la liberté de créer y est plus grande et les identités plus hybrides.

Le Bauhaus nous apprend aussi qu'une ville créative ne peut être construite

ex nihilo, « au-dessus » du tissu vivant des pratiques quotidiennes. Elle doit se développer de manière incrémentale, en intégrant les créations spontanées des habitants. La transdisciplinarité, la préservation de zones d'expérimentation et la transmission des mémoires apparaissent comme les meilleurs outils pour rendre la ville plus créative. La ville du futur n'est possible que si elle maintient un lien avec cet expérimental.

New European Bauhaus

La Commission européenne a lancé fin 2020 le projet New European Bauhaus, une initiative transversale qui s'inscrit dans le cadre du pacte vert européen avec une portée environnementale, économique et culturelle. Le « nouveau Bauhaus » est destiné à apporter des solutions aux questions soulevées par la transition écologique dans notre cadre de vie et nos expériences du quotidien. Pour ce faire, designers, artistes, architectes, étudiants, acteurs publics, chercheurs et citoyens sont invités à créer ensemble des projets porteurs d'inclusion et d'une nouvelle esthétique associée à la durabilité. Le « nouveau Bauhaus européen » se concrétise par la constitution d'un consortium de plusieurs centaines de partenaires européens et un appel à contributions dans le cadre des prix du New European Bauhaus. Deux mille projets présentant des solutions novatrices en termes d'écologie, de durabilité, d'inclusion sociale et de responsabilité citoyenne ont été déposés.

https://europa.eu/new-european-bauhaus/index_fr

Friches industrielles : le rôle des ruines dans la régénération des cultures

La ville désindustrialisée est l'héritière d'une période de grande prospérité économique. Elle a basculé en peu de temps dans l'obsolescence, impactant le paysage des nombreuses générations qui ont vécu cette désindustrialisation. Nombre d'espaces de la ville industrielle ont ainsi été relégués au rang de friches, de ruines, d'espaces résiduels, déclarés improductifs pour l'économie et inemployables pour la société.

« Nous sommes des enfants de la désindustrialisation, tous les endroits abandonnés sont un peu devenus nos terrains de jeu, c'est notre endroit pour aller peindre. Si la ville est une cellule, nous, nous sommes les mauvaises graines. Je me considère un peu comme une orchidée qui avait besoin de s'implanter dans une nouvelle matrice pour se développer dans un lieu qui n'est pas forcément agréable, mais c'est ici que je puisais toute ma richesse. Toute cette culture qui avait été mise au ban un certain temps devenait le décor d'un moment social. »

Lek & Sowat, street artistes

En marge de l'accélération des dynamiques urbaines, ces friches sont regardées comme des failles spatio-temporelles. Pourtant, elles sont restées vivantes, au plan biologique et humain. Il n'est plus à démontrer qu'elles sont le terreau fertile des cultures urbaines transgressives (street art). L'urbaniste commence aussi à mesurer le rôle dépoluant du végétal qui s'y est installé, vis-à-

vis des centres pollués. Ces failles sont, surtout, des espaces hors norme, et en relation organique avec le reste de la ville. Dans la cité, la ruine n'est pas une zone morte, mais le lieu qui rend possible une négociation culturelle entre la classe créative qui anticipe et l'action publique.

La relation symbiotique entre culturel et naturel dans la ville

L'ensemble des vivants qui composent la ville participent de son fait culturel, au sens où les pratiques et les représentations sont toujours en lien avec ses éléments naturels. La ville n'a jamais été un espace qui sépare le culturel du naturel, mais un système d'échange symbiotique dans lequel chaque vivant est lié organiquement et métaboliquement à tous les autres. Le terme « culture » prend ici toute sa signification de « système d'échanges », de même qu'il retrouve son sens agricole latin : la ville est une permaculture qu'il faut dépolluer en profondeur et dans laquelle il faut partager les ressources. C'est à la fois l'enjeu et la capacité de la ville créative que de permettre à ses habitants de former des alliances et des coopérations. « L'urbanisme du vivant », par exemple, est une méthode de projet qui relie la biodiversité du sous-sol et du climat à la conception des rues, afin d'amender la fertilité des métropoles. En France, l'agence TER a été la première à concevoir des projets urbains holistiques et multidimensionnels, rendant visibles l'interaction du substrat profond et de l'atmosphère, et les échanges entre milieux et êtres vivants.

Les villes comme faits de culture : quelles variables ?

Le travail classique de l'urbaniste commence par l'appréhension des invariants de la ville. Le groupe de travail propose de s'intéresser plutôt à ses variables, pour imaginer des structures flexibles et poreuses à l'égard des faits de culture et des récits collectifs qui évoluent constamment.

La variable temporalité

Le temps urbain est devenu un symbole d'atomisation, d'accélération subie et d'aliénation sociale – de la philosophie de Hartmut Rosa aux textes de Michel Houellebecq. Réduit à sa dimension productiviste, le temps n'est plus conçu comme une ressource vécue, mais comme un obstacle à la vitesse de réalisation des constructions et à la consommation. Cette spirale d'accélération, dont Charlie Chaplin dénonçait déjà la mécanique stupide dans *Les Temps modernes*, masque la valeur incrémentale du temps, nécessaire à la création, à l'expérimentation et au dialogue entre tout humain et ses semblables – et plus encore ses dissemblables... La ville créative est donc celle qui permet aux habitants de fabriquer le temps, plutôt que de subir leur mode de vie, grâce à la préservation de zones liminales d'expérimentation.

La variable espace

L'espace est une dimension physique qui ne se réduit pas à des distances. Il offre aussi des qualités de protection, de confort, d'attachement émotionnel ou d'imaginaire. Ces qualités dépendent d'une variabilité spatiale que la ville créative doit développer, pour redimensionner les projets urbains à une échelle psychologiquement humaine, et faire

coïncider l'espace conçu et l'espace vécu. Encore une fois, l'urbanisme n'est pas qu'un enjeu de dimensionnement et de mécanique des flux : seule la transdisciplinarité permettra de concevoir une spatialité capable d'être le terreau des émotions humaines, autant que de la biodiversité. Dans la ville créative, l'espace doit être reconsidéré comme le tissu vivant de la diversité des représentations et des perceptions.

La variable faire : savoir et savoir-faire

Au sens bergsonien et heideggérien, l'habitant humain est un *homo faber*, capable de fabriquer et de transformer son espace-temps. Ce « faire » est un « invariant variable » universel. La ville créative le favorise en prenant en compte les savoir-faire vernaculaires, en activant la biodiversité des pratiques spontanées et traditionnelles des habitants. Ces savoirs sont des ressources que l'urbanisme doit cesser d'effacer, car ils régénèrent les cultures, questionnent les normes et sont vitaux pour l'épanouissement de notre humanité créative.

Au plan politique, réactiver du « faire » dans la ville créative signifie développer la *vita activa* (vie active, selon Hannah Arendt). Habiter un lieu, c'est aussi pouvoir le transformer. Ce pouvoir d'agir et de créer existait encore dans les villes dans l'entre-deux guerres, nourri par une pédagogie populaire. Les responsables publics doivent comprendre que les processus d'auto-construction et de coconstruction que réclament les citoyens ne sont pas un mode passagère mais un besoin.

Enfin, « faire » pose la question des ressources. Dans une « ville en œuvre

ouverte », la ressource majeure est la créativité féconde des habitants. Une ville créative n'est pas une ville remplie de musées mais une cité dans laquelle les capacités créatrices de chacun sont épanouies – activité concrète, attachement émotionnel, etc.



SCÉNARIOS 2050

La crise du Covid-19 a réintroduit la notion d'incertitude et d'imprévisibilité dans l'actualité politique, au point de rendre la prospective (méthode d'anticipation de l'évolution des sociétés par une analyse de leur état actuel) inefficace et impuissante. Il se confirme que le projet cartésien – faire de l'humain le « maître et possesseur de la nature » – oblitère la part de hasard inhérente à toute démarche créative. Dans cette perspective, les scénarios qui circulent dans le monde pour la ville de 2050, des théories de l'effondrement aux utopies écologistes, ne sont que les reflets et les représentations stéréotypées des angoisses qui gangrènent actuellement la vie urbaine. Fidèle à sa méthode, le groupe de travail a mené une entreprise d'in-définition de cette prospective.

La ville en 2050 : de la prospective à l'introspective

La ville improspective

La crise du Covid-19 donne à l'urbanisme une occasion précieuse : dépasser la méthode programmatique pour imaginer une relation incrémentale à la ville. La leçon à tirer de la pandémie est que la mission d'un projet urbain n'est pas tant d'exécuter des buts définis d'avance que de comprendre le milieu dans lequel il construit et de révéler sa créativité. Aux démarches prédictives se substituent les démarches processuelles, donnant aux habitants les moyens de gérer leur rapport à l'espace-temps urbain.

« Des scénarios de transition existent, mais nous n'avons plus le temps de la transition. Des solutions face à une rupture existent, mais elles restent fictionnelles, parce que basées sur une prédiction. Les métropoles doivent créer les conditions du réel pour inviter toutes les intelligences créatives à construire la première marche d'un escalier menant à la hauteur nécessaire pour repenser intégralement notre rapport à la consommation et à la production énergétique. »

Fabienne Quéméneur et Laurent Petit, ANPU

Contre les excès du perspectivisme, le groupe de travail préconise la méthode « d'improgrammation », qui revalorise la créativité des habitants, par ses divers canaux : attachement collectif, appropriation, street art, etc. La créativité ne se planifie pas, elle naît librement sur un terrain propice. Plutôt que de plaquer sur la ville de 2050 un fantasme prospectif théorique, le groupe de travail a préféré

déceler les invariants de la ville, qui sont les paramètres permettant de guider et d'optimiser l'épanouissement créatif des citoyens.

« La ville créative fait sens au service de qui l'habite ou la traverse, ce qui suppose son aptitude à établir une relation aussi harmonieuse que possible entre les individus et l'environnement naturel et culturel où ils s'animent. Loin de relever d'une évidence, a fortiori d'un modèle reproductible, la ville créative est constamment à repenser à la lumière des contextes variables, géopolitiques, socio-économiques, environnementaux, philosophiques et spirituels ou encore communicationnels et en particulier numériques, où elle s'incarne. »

Éric Cattelain, enseignant en linguistique et idéographie à l'université de Bordeaux

Une indéfinition de la ville

Afin que la ville ne soit plus le cadre d'une existence prédéterminée mais d'une cocréation permanente, il faut y mener une introspection et une conscientisation des pratiques créatives, rendre visible aux citoyens leur participation au récit constitutif de leur ville.

L'indéfinition de la ville, que préconise le groupe de travail, s'oppose au surdéterminisme : ne pas fixer a priori de but à des projets urbains mais laisser les citoyens participer au sens de ces projets, selon des paramètres universels appropriables. Cela suppose évidemment d'être capable d'activer l'imagination et la capacité d'expérimentation des citoyens. Dans ce sens, indéterminer la ville ne se traduit pas par une politique publique inactive, mais par des processus de cocréation et de codécision. Processus dont l'enjeu n'est pas téléologique – réaliser un objectif précis – mais d'optimisation.

Le groupe de travail a donc créé une grille de lecture pour identifier des paramètres fondamentaux, appropriables par tous, sollicitant les uns la psychanalyse urbaine et d'autres la science des relations entre les êtres vivants.

Première liste non exhaustive de ces paramètres et des questions qu'ils soulèvent.

- Temps : comment réintroduire la lenteur dans la ville ?
- Espace : quels outils pour redimensionner la ville à l'échelle du sentiment d'attachement ? Comment intégrer les échanges entre les éléments vivants d'un milieu dans un plan ?
- Matière : en 2050, l'air sera-t-il encore un bien commun ? La ville pourra-t-elle être une cellule autotrophe, recyclant ses déchets matériels et symboliques au service du bien commun ?
- Société : quelles seront les formes de participation et d'altruisme, d'exclusion et de discrimination ?
- Savoir : de nouveaux modes d'apprendre et de savoir auront-ils vu le jour ?
- Pouvoir : la surveillance numérique sera-t-elle généralisée ? L'outil numérique aura-t-il démocratisé la culture et la création ?



- Faire : comment la *vita activa* (métier, pratiques sociales et création artistique) sera-t-elle gérée par la loi ? Quel futur juridique pour le street art ou les zones libres, qui sont aujourd'hui des terreaux d'exploration et de création ?
- Communication : la notion de langage sera-t-elle la même ? Les habitants auront-ils reçu les moyens de s'approprier leur ville par le langage ?

Retrouver l'humanité créative par la ville sensible

Que la ville doive être un organisme sensible est l'un des principaux résultats de l'exercice d'introspective mené sur la ville de 2050. La ville sensible est celle qui remet le sens collectif et l'attachement au cœur de son évolution. L'urbanisme et l'architecture doivent travailler pour cela sur trois dimensions de la ville :

- le confort ;
- l'ergonomie ;
- l'enchantement.

Le projet urbain a longtemps fait fi des sentiments humains, alors que la poésie, de Baudelaire à Proust, nous rappelle que les mémoires ne peuvent s'épanouir qu'à partir de nos sens et que les images mentales naissent du corps. C'est pourquoi la production et l'étude de l'urbain doivent prendre en compte ces générateurs de la mémoire collective.

La ville doit offrir des espaces de lenteur, tels que trottoirs ou promenades

La lenteur est nécessaire pour permettre aux habitants de fabriquer des souvenirs et des relations sociales de qualité. Certes, « la ville du quart d'heure » de Carlos Moreno nous invite déjà à rapprocher flux, services et lieux de vie. Toutefois, la lenteur ne sert pas qu'à dénouer les tensions entre travail et habitation. Elle remodèle aussi le rapport entre la ville et les autres êtres vivants, animaux et végétaux. Malgré leur invisibilisation, ces êtres vivent et font la ville. Leur rythme cyclique devient une ressource pour l'urbaniste. Si la ville pouvait réintégrer le vivant dans son économie, une vie urbaine pourrait retrouver les repères de l'écoulement lent des saisons. En France, l'agence TER, fondée en 1986, refuse désormais la distinction binaire entre paysagisme et urbanisme, estimant que l'élément naturel a toujours fait partie de l'urbain.

« La lenteur, l'écoute, le silence sont la première qualité de la ville créative, d'aujourd'hui et de demain. Les villes les plus aimées sont celles où nous avons le temps de nous rencontrer. L'expérimentation fait partie du temps. »

Jana Revedin, docteure en sciences architecturales

La ville doit redevenir calme

Le silence est un vide dans lequel la pensée créative se développe. La ville doit offrir des espaces de recueillement où le temps soit suspendu, des zones liminales telles que des promenades urbaines. Sans silence, le citoyen est avalé dans la cacophonie : il subit la ville plutôt qu'il ne l'expérimente et sa résilience est érodée.

« Que nous apprend le confinement ? Qu'il est possible de ne rien faire. Ne rien faire, c'est observer à nouveau, c'est marcher pour s'aérer, c'est méditer. C'est aussi prendre conscience de la différence entre l'essentiel et le superflu. Cette distinction conscientisée entre essentiel et superflu devra remettre les métropoles sur le bon chemin. Mais cette distinction doit appartenir à chacun, c'est la liberté individuelle. Pour que chacun puisse se positionner et définir ses essentiels et ses superflus, il faut du temps de réflexion. C'est pourquoi l'oisiveté doit devenir un temps supplémentaire, en complément des temps métro-boulot-dodo. L'essentiel n'est pas que matériel, il est aussi existentiel. »

Fabienne Quéméneur et Laurent Petit, ANPU

La ville doit devenir lieu d'expérience

Le temps de l'expérimentation signifie ici possibilité pour le citoyen d'innover et de créer hors des normes urbaines qui cadrent son comportement. L'expérimentation est vitale pour l'exercice d'une *vita creativa* urbaine, et pour que le citoyen prenne conscience de son pouvoir et aussi de l'impact de son action sur son environnement. Rendre l'expérimentation possible suppose la révision du droit urbain – rétablissement du droit coutumier et de l'évolutif.

La ville ne doit pas nier la part de naturel avec laquelle son culturel compose

Face aux changements climatiques, la ville doit développer une résilience et une « adaptabilité créative » des modes de vie. Plus qu'une simple révision des équipements urbains, il s'agit d'établir une lecture systémique des interactions au sein de la ville. Le réseau des rues, par exemple, n'est pas qu'un système horizontal, il est l'interface entre l'atmosphère et les sous-sols. C'est ainsi que des concepts neufs – la rue-forêt, la ville-agroforesterie – permettent, parce qu'ils sont systémiques et non plus orthogonaux, de rééquilibrer les changements climatiques. La ville de 2050 doit donc dépasser l'opposition culturel-naturel et imaginer des solutions systémiques.

« La notion d'indéfinition appelle à faire disparaître les frontières spatiales, culturelles et symboliques entre ville et nature. »

Henri Bava et Béatrice Julien-Labruyère, agence TER

Fertilité, créativité, démocratie

Végétaliser les modes de vie

Réconcilier la ville et la nature ne signifie pas qu'il faille sanctuariser et ségréguer la nature en « îlots » intérieurs. La nature doit se disséminer au contraire, dans les lieux et dans les têtes : les rues mais aussi les modes de vie et l'imaginaire collectif. Il n'y a plus à devoir choisir entre l'urbain et le naturel. Si l'architecte s'est parfois inspiré des animaux, en construisant des « ruches » de béton, c'était en imitant leur anatomie ou leur habitat. C'est aujourd'hui le mode de vie, la résilience, la cohabitation des espèces non domestiquées que l'urbaniste doit étudier, pour créer une ville habitable.

En 2050, la ville créative est donc un espace de cohabitation, dans lequel les espèces non domestiquées montrent le chemin d'une nouvelle conception de la propriété collective, des frontières, du territoire... Ciel et parcs ne sont plus des décors, mais des sources d'inspiration et de réflexion. Chaque habitant est libre de tirer l'enseignement ou l'action créative qu'il souhaite de la nature, à condition qu'il en ait le loisir – et cette possibilité d'expérience définit la cité créative. C'est le fleuve qui enseigne à Apollinaire, penché sur le pont Mirabeau, la fatalité du temps qui passe et le pouvoir de sa mémoire. C'est le square végétal qui rend possibles, chez Marguerite Duras ou Jacques Prévert, la rencontre et la contemplation de la vie humaine. Plus qu'un refuge, le parc est une hétérotopie : collection d'êtres vivants et de rythmes de vie, réunis en un lieu précis et dont la richesse active l'imagination et l'expérience de vie.

« Faire de la ville un objet à la simple mesure de l'être humain, comme y a tendu l'urbanisme moderne, c'est l'abstraire du monde ambiant – le seul milieu où les êtres humains puissent vivre et vivre ensemble. »

Bernard Blanc, adjoint au maire à l'urbanisme résilient de la ville de Bordeaux

L'imagination comme moteur de la démocratie locale

L'imagination est la grande oubliée des villes modernes, construites pour la consommation et la rapidité. La cité créative de 2050 est un lieu où l'imagination collective redonne une existence politique et symbolique aux paramètres non humains de la ville – tels que le ciel ou les fleuves. La relation à ces éléments fait partie du droit citoyen à la ville et leur confère au XXI^e siècle une visibilité politique sans précédent.

En France, la création d'un Parlement de Loire, véritable fiction politique qui a su réunir toutes les parties prenantes liées à ce fleuve, des agriculteurs riverains aux promeneurs, prouve qu'il est possible d'inventer une nouvelle grammaire de la représentation dans les territoires. Si une telle « démocratie directe » des éléments naturels est, bien sûr, une fiction, c'est une fiction qui devient nécessaire – et créative – pour reconstituer le lien social et politique. « Faire parler les arbres et les fleuves », c'est leur redonner une visibilité et une existence dans le processus de décision et d'aménagement de nos villes excessivement minéralisées. Le temps lent, végétal et cyclique, est aussi celui de la « créativité politique » des villes.

La ville analogue de 2050 : un espace d'espaces

Nous avons vu que l'abandon n'existe pas dans la ville créative : tout espace est occupé, ne serait-ce que de manière intermittente ou exploratoire, et notamment par les artistes. S'il faut souhaiter d'ici à 2050 une prise de conscience de l'importance des friches dans la régénération de la ville, faut-il qu'elle s'accompagne d'une action forcée d'encadrement ? Accompagner sans diriger, rendre possible sans dicter : tels doivent être les maîtres-mots d'une politique des ruines urbaines.

Le raisonnement est le même que pour les êtres vivants : rendre à ces espaces leur visibilité et leur existence dans la cité, reconnaître leur rôle dans l'expérimentation urbaine. Ces espaces ne sont ni des musées embryonnaires ni des avant-postes de la gentrification, mais des lieux d'indétermination : ressource précieuse que la ville ne doit pas formaliser à tout prix. C'est dans ces inter-mondes que s'exprime souvent une créativité hors norme, capable de condenser et de représenter ce que la ville ressent face aux bouleversements méthaniques qui s'opèrent. Plus globalement, l'enseignement qu'apportent ces espaces hybrides sur la ville est déclinable à toutes les échelles : la ville ne doit pas avoir peur du vide mais l'accepter, intra-muros et extra-muros, sans forcément chercher à le combler.

Focus

Le Mausolée, Lek et Sowat

Le Mausolée est un projet de résidence artistique informelle dans un ancien supermarché abandonné du Nord parisien. Ce projet de résidence a été le vivier d'une expression artistique collective dans un lieu abandonné. Ce projet fut longtemps condamné par les autorités. Aujourd'hui, le Mausolée a fait l'objet de l'intérêt des autorités politiques pour être récupéré et valorisé comme illustration de la ville créative que veut être Paris. Le projet de la ville de Paris n'a finalement jamais été mis en place.
<https://tinyurl.com/5yp7rbja>



Lek & Sowat & Dermid & Sathir - Le Mausolée 2018 © Paul Rdb Hit the Road



TRAJECTOIRES

« La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel ! »


Baudelaire exprimait déjà, dans *Les Fleurs du mal*, l'émotion que provoquait en lui la reprogrammation violente du Paris haussmannien : « Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ». Le poète exprimait l'idée que la vitesse d'exécution des projets urbains, menés comme des actions chirurgicales brutales et selon l'accélération propre au productivisme, ne respectait pas l'expérience psychologique et l'attachement émotionnel des citoyens.

Le dialogue interdisciplinaire : vers un urbanisme trajectif et in situ

L'immersion *in situ* par l'interdisciplinarité

Dans la ville créative, l'architecte ne crée plus la cité *ex nihilo* : il l'aide à naître en révélant le pouvoir de l'imagination collective. En 2050, la ville ne peut plus être un produit standardisé, conçu de manière téléologique pour un « habitant statistique moyen ». Elle doit naître d'un processus, adapté aux particularités d'un lieu, et d'une volonté locale. Toutefois, pour quitter ses traditionnelles préoccupations morphologiques et s'ouvrir aux enjeux du métabolisme propre au milieu, il faut que l'architecture elle-même devienne une œuvre ouverte, selon les mots de Jana Revedin, en renonçant à son autarcie théorique et auto-référencée. Avant de prescrire, l'architecte doit arpenter la ville pour la comprendre. C'est seulement lorsqu'il trouve dans le milieu ce qu'il n'était pas venu chercher qu'il commence à sortir de la projection balistique.

Concrètement, comment l'architecte peut-il construire une ville lente sans entretenir lui-même une relation processuelle à cette ville qu'il construit ? La vitesse d'exécution importe moins que la qualité de cette exécution, liée elle-même à la qualité d'habitabilité. Pour que les habitants réfléchissent



de manière créative à leur mode de vie, il faut que l'architecte réfléchisse lui-même à sa pratique de création pour créer un espace d'introspective pour la réflexion. Une révolution copernicienne est donc à venir : l'architecture ne peut plus être son propre soleil. Cette nouvelle vision du projet doit prendre la forme d'un dialogue mêlant différentes disciplines au service d'un bien commun local, incarné et non abstrait.

« *Tout est temps, l'humain et le temps sont dans chacun des sujets. La temporalité est aussi dans l'action présente pour l'avenir : prendre le temps du projet et réfléchir au temps. Les aménagements se font sur un temps long, mais nous avons en fait très peu de temps sur la conception.* »


Henri Bava et Béatrice Julien-Labruyère, agence TER

Urbanisme trajectif

À l'inverse d'une planification « balistique » – dans laquelle un objectif final préalable conditionne le projet urbain –, la ville créative doit naître d'un urbanisme trajectif (Bernard Blanc). La question est moins de fixer un but que de réfléchir au cheminement processuel pour atteindre ce but. Dans cette herméneutique du trajet, il s'agit pour l'urbaniste de « rater mieux » selon les mots de Beckett : la construction n'est pas un « tunnel », l'urbaniste doit apprendre à chaque étape du projet. Dépouillé de sa connotation productiviste, le temps désigne désormais l'immersion de l'urbaniste dans les réalités propres à chaque habitant et être vivant d'un « milieu en construction ». Le « cheminement trajectif » place l'aménageur en position de recueil des indices, indéfinitions, concepts qui permettront de redonner au vivant son rôle d'acteur et de coconstructeur du milieu habité.

Pour réfléchir à l'interactivité et à l'intelligibilité d'un projet urbain, sans s'arrêter à sa simple forme, l'urbaniste doit explorer les outils qu'offrent les sciences humaines : SWOT, cartographie mentale, enquête qualitative. La ville créative ne se planifie pas, elle est une trajectoire que l'urbaniste dessine en composant avec les données et les ressources présentes dans le milieu qu'il transforme.

« *[En France)] nous avons une rationalité procédurale très affirmée dans la façon d'administrer des territoires urbains. Surtout, on avance par plans et déductions : une logique très rationnelle dont nous avons hérité. Il existe une autre façon*



de faire qui n'est pas de communiquer mais d'enquêter. Le problème n'est pas de dire ce que je fais ou bien d'expliquer le résultat que j'ai obtenu en le faisant, mais de permettre à chacun de participer collectivement à une enquête dialogique – fondée sur l'échange, sur la parole, ce qui nous différencie de beaucoup d'espèces. »

Bernard Blanc, adjoint au maire à l'urbanisme résilient de la ville de Bordeaux

Enfin, dans cette pratique de la transdisciplinarité, l'art d'échanger joue un rôle central dans la préservation d'un lien durable entre l'urbaniste et les habitants. En effet, les concepts et les indéfinitions n'ont de sens que lorsque les habitants se les réapproprient pour les transformer en expériences vécues. Mais, si l'art d'échanger constitue un levier d'action puissant, il faut que la conceptualisation d'un projet – les mots et les représentations qui lui sont associés – s'inspire des puits sémiotiques vernaculaires qui existent déjà dans le milieu vivant. La manière qu'ont les habitants de (re)nommer un quartier ne traduit-elle pas un vécu collectif qui peut devenir une source d'inspiration pour le travail de conceptualisation de l'urbaniste ?

« Prenons la question de l'architecture et de l'urbanisme : allons explorer et remettons-nous en posture de chercheur, d'explorateur à la rencontre d'autres mondes et de tout ce qu'on n'était pas venu chercher à l'origine ! Allons creuser dans le fond des choses, afin de produire de l'interconnaissance, tout ce qui fait que la ville sera conçue et vécue de façon harmonieuse. »

Fabienne Quéméneur et Laurent Petit, ANPU


Autoriser le hors-norme et l'expérimentation : vers un nouveau droit des gouvernances

Protéger le droit d'expérimenter

Encourager une indéfinition de la ville n'est pas synonyme d'inaction politique. La ville créative nécessite un appareil législatif approprié, pour encourager le citoyen à expérimenter et qui accompagne l'évolution des zones en friche. Pour protéger les pratiques informelles, dont la qualité transgressive ne détruit pas les normes mais les questionne, un cadre plus coutumier et évolutif est nécessaire. La ville créative aurait besoin par exemple d'un « droit au quartier »

Focus

Le « permis de faire », théorisé par l'architecte Patrick Bouchain et inscrit dans la loi de 2016, démontre qu'on peut assouplir le droit par la jurisprudence, pour accompagner les pratiques innovantes au lieu de les étouffer. D'autres mesures pourraient favoriser la créativité au cœur de la ville, telles que le 1 % Travaux publics que propose la Fédération des arts de la rue et qui imposerait à tout projet urbain la remise de 1 % du budget à des projets de lien culturel. Ce type d'action accompagne la créativité sans la planifier.



(lieu clé de l'attachement émotionnel et de l'expérimentation) et d'une gouvernance collaborative pour un meilleur « droit à la ville ».

Diagnostiquer et protéger les patrimoines immatériels

Une application du droit plus attentive au coutumier peut aussi protéger des pratiques vivantes qu'un urbanisme programmatique viendrait effacer avec des projets sourds aux réalités locales. Pourrait-on reconstruire des voies rapides sur les quais de la Seine à Paris, alors que la promenade y est devenue un patrimoine et fait l'identité du fleuve ? Pour protéger les pratiques vivantes d'un lieu, l'architecte doit être juridiquement contraint de respecter la préservation des normes propres à un quartier.

Cette vision plus coutumière du droit en urbanisme doit placer l'humain et le vivant au cœur de la création et de la pratique de la ville.

« On appelle cela un cadavre exquis urbain : on écrit une phrase, cette phrase, elle crée des rythmes, et ces rythmes, ils vont ou ne vont pas être respectés par les gens qui vont venir nous toyer (taguer leur désaccord par-dessus le tag originel). On pense que l'urbanisme de 2050 est obligé de réfléchir à ça. On sait qu'il y aura du graffiti, on sait que les choses vont être vandalisées ou dégradées ; pourquoï ne pas le prendre en considération et trouver des choses logiques pour qu'ils s'insèrent dans cette architecture. Les politiques publiques et les architectes se mettent d'accord pour créer un espace public monumental et son utilisation est détournée. C'est le détournement de cette utilisation qui est intéressant pour les artistes, et les citoyens. »

Lek et Sowat, street artistes, créateurs du Mausolée

Redimensionner l'urbanisme à l'échelle des modes de vie : chronotopes et cartographie des savoir-faire

« Le temps retrouvé » : une rencontre créative vers l'altérité

La ville du temps retrouvé n'est pas un simple jardin à promenade, c'est une ville ouverte à la rencontre et à l'altérité. La lenteur n'est pas un divertissement, mais l'opportunité pour le citoyen de faire quelque chose et d'imaginer. Cette activation de la *vita activa* n'est possible que si la ville fait converger les chronotopes, c'est-à-dire les différents espaces-temps et rythmes de vie des êtres humains

et non humains d'un milieu. Concrètement, cette ville de la rencontre intime ne peut advenir que si la planification cesse d'être une finalité en soi pour devenir un outil au service du temps vécu dans la cité.

Mais c'est aussi dans la mémoire collective que l'urbaniste doit s'immerger, non pour en extraire une figure romantisée que les habitants fétichiseraient, mais pour établir une trans-temporalité : une rencontre entre passé, présent et futur.

Enfin, le problème du temps et de la rencontre est résolu dès lors que l'urbaniste intègre les êtres vivants et naturels dans sa conception de la cité, pour inventer un temps lent et cyclique au sein de la ville.

« Osons programmer des écosystèmes urbains, des espaces de nature sauvage, oxygénants, rafraîchissants et fédérateurs de biodiversité. Dessinons en coupe nature et climat du sous-sol à la canopée. Imaginons chaque îlot urbain comme un organisme alliant fonctionnalité et fertilité des sols. »

Henri Bava et Béatrice Julien-Labruyère, agence TER

La créativité de la ville de 2050 se manifeste moins par des « équipements culturels » au programme précis, bien qu'ils restent vitaux, que dans les lieux physiques et mentaux indéfinis, où une rencontre avec la différence est possible.

Vers une cartographie sociale du « faire »

Enfin, l'économie urbaine doit retrouver son intelligence en reconsidérant le rôle des métiers, au sens où l'entendaient Hannah Arendt et Harmut Rosa : un métier n'a de sens que s'il rend visibles au travailleur le pouvoir et l'empreinte de son activité sur le monde. Alors que nous avons quitté l'ère industrielle, où l'activité était fortement localisée, et qu'aujourd'hui le travail se dissémine dans les tissus, la réalisation de cartographies sociales des métiers pourrait être un outil d'aide à la décision. Ce travail de tissage remettrait l'économie des métiers au cœur de la gestion collective des villes et des sociétés. Il répond à une nécessité de donner forme à de nouveaux récits économiques plus résilients et dimensionnés à l'échelle des modes de vie.

« Oikosmos, en grec ancien, c'est l'administration de la maison. L'économie n'aurait jamais dû cesser d'être cela, c'est-à-dire une condition sine qua non de la vie en communauté et de tout le partage que nécessite cette communauté. »

Focus

Le Parlement de Loire, POLAU

Ce projet en auto-saisine imagine de travailler sur la culture du fleuve Loire, le dernier fleuve naturel d'Europe. Il offre des opportunités comme des menaces qui définissent des enjeux et des urgences. Ce concept du Parlement de Loire est l'idée de travailler sur la biodiversité menacée et les effets du changement climatique en créant un nouveau système qui serait le Parlement de Loire. Ce nouveau système permet de donner une voix à tout type d'entité, notamment des entités du vivant, en les faisant devenir des sujets de droit. <https://tinyurl.com/yc4fewda>

L'économie n'est pas une notion à écarter. »

Éric Cattelain, enseignant en linguistique et idéographie à l'université de Bordeaux

Enfin, c'est par la création d'outils conviviaux, c'est-à-dire convenant à la main de chacun, que sont rendus possibles le faire et le savoir-faire pour tous : il faut créer des slogans appropriables par tous (« le droit à la ville »), des équipements adaptés aux pratiques vivantes et vernaculaires.





Conclusion

La ville créative : un ruban de Moebius

Réfléchir au rôle présent et futur de la créativité dans la ville, c'est imaginer une ville capable de stimuler l'imagination et l'inspiration de ses habitants.

À travers notre cheminement, il apparaît qu'une ville créative n'est possible que si la manière de la concevoir et de la produire est elle-même créative. Un changement radical est donc nécessaire dans le champ de l'urbanisme et de l'architecture, qui doivent désormais s'immerger dans le milieu qu'ils construisent, comprendre l'harmonie des échanges entre les êtres vivants et non vivants, mais aussi établir un lien durable et processuel avec les habitants. Ce décroisement des disciplines, entre sciences architecturales et sciences humaines, doit aussi permettre de faire disparaître les frontières spatiales et symboliques qui séparent la nature de la ville.

La ville créative n'émergera pas *ex nihilo* du cerveau des experts. Elle est un tissu vivant d'imaginaires vécus et de pratiques spontanées dont il faut valoriser et révéler l'existence. La métaphore du

« projet trajectif » manifeste que le projet d'une ville créative n'est pas qu'une question de forme ou de morphologie, mais de cheminement et de métabolisme social.

La créativité ne se planifie pas, mais elle peut être stimulée et protégée, notamment grâce à un nouveau droit, coutumier et évolutif, qui rend l'expérimentation possible, notamment dans les zones en friche, et qui protège des pratiques et des coutumes immatérielles, arts de vivre que l'urbanisme projectif et déterministe vient effacer à coups de monuments inappropriables.

L'enjeu de la ville créative est que la culture redevienne un vecteur du lien social plutôt qu'un simple produit de consommation et un outil de *branding urbain*. Cette culture – dont il faut nourrir la diversité, l'inclusivité, la réintégration du vivant – constitue une source d'inspiration incroyable pour revitaliser la citoyenneté, les modes de cohabitation et notre démocratie.



Lancé en juin 2011, le **Partenariat Français pour la Ville et les Territoires (PFVT)** est une plateforme d'échanges et de valorisation de l'expertise des acteurs français de l'urbain à l'international. Il s'agit d'un partenariat multi-acteurs présidé par Hubert Julien-Laferrrière, député de la deuxième circonscription du Rhône, soutenu par les Ministères de l'Europe et des Affaires Étrangères, de la Cohésion des Territoires, de la Transition Écologique et Solidaire, et de la Culture. Il fédère près de deux cents organismes représentant la diversité de l'expertise urbaine française, contribuant à la construction d'une vision française partagée, fondée sur la capitalisation d'échanges et d'expériences innovantes et durables. <https://www.pfvt.fr/>

Alimentation



Coopération territoriale et transfrontalière



Ville informelle



Logement abordable



Mobilités



Numérique



Résilience



Santé



Villes et biodiversité



Ville créative



Femmes et ville

Couverture : Subway Art by Lek & Sowat

© Hubert de Castelbajac

ISBN : 979-10-90777-13-2

Réalisation :

